

Diane de Margerie
Ailleurs
et autrement

Flammarion

Extrait de la publication

Tous les personnages de ces nouvelles rêvent de devenir quelqu'un d'autre dans un ailleurs luxuriant, végétal, musical, où ce qui les mutile et les tient prisonniers est enfin totalement écarté. Ce sont ici surtout des femmes qui cherchent à débusquer, derrière les apparences, la richesse de ces domaines inconnus : il y a celle qui est fascinée par les secrets de la photographie; celle qui vit en symbiose avec son enfant mort-née; celle qui voit les horreurs qui se trament sur une plage un jour d'été; celle pour qui la musique prend le visage de l'amour; ou bien, il y a ces amants qui s'abusent à travers l'absence et leur correspondance, ou encore cet homme qui cherche la paix dans l'abolition stridente du silence absolu : tous se nourrissent d'illusions qui chantent les fastes de l'imaginaire. Mais, tout à coup, de façon cruelle, rapide et insidieuse, le chant s'étrangle, le voile se déchire, et le rêveur, pris au piège qu'il s'est lui-même tendu, se trouve confronté à une vérité bien plus étonnante, tragique et complexe que celle qu'il avait imaginée...

Diane de Margerie a publié trois romans chez Flammarion : **Le Détail révélateur**, **Le Paravent des Enfers** et **l'Arbre de Jessé** – et chez Balland, une nouvelle : **La Volière**. Elle a traduit et préfacé Henry James, John Cowper Powys, Kathleen Raine et Thomas Hardy. Elle dirige chez Hachette la "Bibliothèque anglaise". Critique, elle collabore notamment au Monde, à la Quinzaine littéraire et à la N.R.F. Diane de Margerie est membre du Jury du Prix Fémina.

Henri Rousseau - Détail de « La Charmeuse de serpents ».
Paris, Musée du Jeu de Paume.

**AILLEURS
ET
AUTREMENT**

DIANE DE MARGERIE

AILLEURS
ET
AUTREMENT

NOUVELLES

FLAMMARION

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

Pour recevoir régulièrement, sans aucun engagement de votre part, l'Actualité Littéraire Flammarion, il vous suffit d'envoyer vos nom et adresse à :

Flammarion, Service ALF, 26, rue Racine, 75278 PARIS Cedex 06.

Pour le CANADA à :

Flammarion Ltée, 163 Est, rue Saint-Paul, Montréal PQ H2Y 1G8

Vous y trouverez présentées toutes les nouveautés mises en vente chez votre libraire : romans, essais, sciences humaines, documents, mémoires, biographies, aventures vécues, livres d'art, livres pour la jeunesse, ouvrages d'utilité pratique...

**© 1980, Flammarion
Printed in France
ISBN 9782081310933**

*Emporte-moi, wagon ! enlève-moi, frégate !
Loin ! Loin ! ici la boue est faite de nos pleurs !*

Baudelaire

pour Fabrizio, Laetitia et Ramon

PENDANT LA SIESTE

Il était seul à blâmer pour cette idée absurde qu'il avait eue de venir les rejoindre jusqu'ici, dans leur île au bout du monde ; voilà ce qu'il songeait à présent, tandis que l'avion survolait les continents qui, depuis trois ans, l'avaient séparé d'elle. Pendant toutes les années où il avait été amoureux de Sabine, il avait réussi à ne rien laisser transparaître — de sa jalousie tout au moins —, se retranchant derrière son mal pour expliquer ses tristesses, ses silences, ses sautes d'humeur. Il savait bien qu'elle l'avait aimé malgré cette mutilation qui le défigurait, malgré cet œil de verre qui lui donnait un air absent et froid si peu en harmonie avec ce qu'il ressentait. Il l'avait vue venir à lui dans tout l'éclat de son adolescence, instinctive, curieuse, aimant tout ce qu'il aimait — mais il ne pouvait se laisser aller vers elle tant l'obnubilait la pensée qu'un jour ses yeux brillants aimeraient à se plonger dans deux yeux vivants. Il était sûr qu'un jour elle ne verrait plus que cela : son œil mort. On disait le contraire ; on disait que le véritable amour se nourrit des imperfections, qu'il aime à inventer pour y suppléer, qu'il n'est pas de plus grand amour que celui qu'inspirent les blessés, les mutilés — il n'y croyait pas ;

il avait trop de fois surpris les ravages de la compassion, les regards gênés, détournés, qui s'affolaient, ne sachant où se loger ; il avait trop de fois éprouvé l'atroce souffrance de ne jamais pouvoir regarder un être humain en face. Elle, son drame était qu'elle avait trop à donner : une santé à toute épreuve, une vitalité fatale à ceux qui l'entouraient — elle aussi, à sa façon, errait sans savoir où se fixer, où se poser.

Pourtant ils avaient éprouvé un plaisir intense à sortir ensemble, et surtout à écouter de la musique. Dans une salle de concert il se sentait dans son élément, heureux, caché ; il était permis, ouvertement, de fermer les yeux pour mieux savourer la musique. C'était au concert qu'ils étaient devenus amoureux l'un de l'autre, désespérés et tristes quand, les lumières se rallumant, ils savaient devoir bientôt se quitter. Il faisait semblant de ne pas voir combien elle aussi l'aimait ; il faisait le sourd, le muet, parce qu'il était à demi aveugle. Et parce qu'il était à demi aveugle, se répétait-il maintenant avec rage, il avait choisi de ne pas voir, devenant vague, distrait, ne lui téléphonant que rarement, d'un air contraint. Alors, peu à peu, elle s'était lassée, persuadée qu'il ne l'aimerait jamais — qu'il la trouvait agitée, bruyante et frivole. Leur amitié n'était pas morte d'un coup, malheureusement, non, elle n'était jamais morte, et ne palpitait que plus douloureusement de ne battre que d'une aile. Quand il comprit qu'elle s'éloignait de lui, il eut peur qu'elle ne lui revienne plus jamais, et, pendant deux ou trois mois, ne cessa de la harceler et de lui donner rendez-vous. Il voyait bien qu'elle hésitait et ne comprenait plus rien ; alors il voulut, de son propre chef, commencer la destruction qu'il sentait à l'œuvre. Puisqu'elle devait avoir lieu un jour ou l'autre, il préférait se dire qu'il en était l'origine. Il se dépeignit à elle sous les pires couleurs — lui parla de ses maux de tête, de ses pertes d'équilibre, de ses troubles oculaires jusqu'à ce qu'elle n'en puisse plus, malgré toute sa

patience et son amour, car elle avait beau trouver les adresses des meilleurs médecins, offrir de l'y accompagner, il n'avait plus que défiance et mépris à l'égard des docteurs, et de plus il accusait son chirurgien de n'avoir pu sauver son œil — à vrai dire, c'était à la science qu'il devait son œil de verre, avait-il conclu amèrement. Comme elle ne pouvait rien répondre à cela et restait coite, il relança la conversation qui, de plus en plus souvent, procédait de façon absurde et inéluctable — comme ces mauvais rêves dont le dormeur, resté lucide, sait qu'il doit subir le pénible déroulement. De toute façon, il était maudit, il n'était pas comme les autres, il n'était fait ni pour le désir, ni pour la vie, ni pour l'amour ; son œil de verre ne faisait qu'exprimer le fond véritable de sa nature — il ne pouvait ni voir ni saisir la réalité, tout lui échappait, sauf le noir royaume auquel il était promis.

Elle avait horreur de cette conception d'un être élu pour le malheur. Elle décelait parfaitement derrière ses paroles quelque sombre dessein par lequel il essayait de se nuire. Comme elle refusait qu'ils se servît d'elle pour cette destruction, elle perdit des heures à discuter avec lui, à lui expliquer qu'il n'était ni malade ni indigne, mais un homme comme les autres. Or, justement, arguait-il, (déjà, elle se mordait les lèvres, se rendant compte qu'elle avait fait fausse route), il ne voulait pas être un homme comme les autres ; un mutilé ne pouvait pas, quoi qu'il fit, être un homme comme les autres — s'il le prétendait, c'était par orgueil, c'était dans l'inutile espoir de combler ses infirmités et de défier la nature pour obtenir tout ce qui, d'emblée, appartenait à n'importe quel imbécile heureux, et il y avait des imbéciles heureux à tous les coins de rue ! Elle fut déçue de voir percer, au milieu de leur conversation infiniment sérieuse, cette mauvaise foi évidente, car il ne cherchait pas tant à la dégoûter de lui (sombre exception parmi le genre humain), qu'il ne cherchait à la dégoûter des

autres. Elle était à bout d'arguments ; elle ne pouvait décemment lui parler de ce bel aviateur dont le visage brûlé au cours d'une action héroïque avait subi d'innombrables greffes, ce qui expliquait peut-être le succès ravageant qu'il avait auprès des femmes. Elle ne pouvait, quoiqu'elle en fût intimement convaincue, lui dire que toute singularité physique avait un attrait érotique particulier ; c'eût été mettre l'accent sur sa solitude dont il exigeait d'être seul à parler. Elle regrettait l'heureux temps où leurs âmes et leurs corps, tellement plus simples que leurs esprits, se rejoignaient pendant la musique qu'ils écoutaient tous deux, les yeux fermés, comme si d'étranges plantes sinueuses prenaient naissance pour eux dans des terres fertiles.

Au fond, c'était en écoutant la musique que s'était développée en elle cette passion de l'exotisme, des terres éloignées, des jungles et des forêts vierges, des oasis dans les déserts et des îles perdues, qui seules semblaient correspondre aux notes, aux variations, aux harmonies ineffables nées du violoncelle et du piano. Oui, se disait-il, si elle avait fini par s'établir dans cette île au climat tropical, où il était venu la rejoindre avec tant de naïve imprudence, l'explication en était peut-être à leur commune passion de la musique qui leur avait fait vivre une amitié amoureuse insolite — « extra-terrestre », aimait-elle dire en riant.

Mais avant d'en arriver à s'installer dans ce lieu au climat infernal, il avait fallu qu'elle se marie avec Serge. Il n'aimait pas prononcer le nom de Serge et cela ne le consolait guère de songer que c'était lui-même qui l'avait poussée pour ainsi dire dans ses bras. Le pire était qu'il l'avait fait par perversité pure, pour la mettre à l'épreuve, mais il avait sans doute mal choisi son moment, car elle en était venue à trouver qu'elle ne pouvait plus rien pour lui. Elle avait tout essayé — elle lui avait dit qu'elle l'aimait parce qu'il ne ressemblait à personne, et comme il s'était assombri, elle lui avait dit en

riant qu'il avait tout d'un « imbécile heureux ». A vrai dire, elle avait fini par comprendre qu'il se préférait à elle, qu'il préférait le sentiment de son exclusion à l'amour qu'elle aurait pu lui porter. Il avait une horreur malade de ce qu'il appelait la normalité (elle ne voyait pas où il voulait en venir, car pour elle n'existait que la vie ou la mort, l'amour ou le manque d'amour) et la procréation lui inspirait une terreur particulière. Elle-même pouvait parfaitement concevoir un mariage sans enfants, mais n'aimait pas qu'il détestât à ce point le don de la vie. Elle sentait bien que derrière ses paroles tout à fait convaincantes — il disait que l'époque ne donnait guère envie de mettre au monde des enfants destinés à vivre parmi les fusées, les robots, les armes atomiques, menacés d'un sort certainement effrayant, broyés comme ils le seraient par les machines infernales qui se disputaient le monde — elle sentait bien qu'il songeait moins à l'avenir d'un enfant qu'il ne cédait au désir d'éteindre en elle ses virtualités. Il ne pouvait supporter (avait-elle deviné, et il savait qu'elle avait deviné juste) qu'elle puisse un jour donner naissance à un être qu'il n'aurait pas engendré. Il l'avait tant inquiétée sur ce chapitre, ils en avaient tant parlé (ainsi que des risques que prenait toute femme enceinte, car chacun d'eux avait dans ses relations une famille détruite par la présence d'un enfant mongolien), que finalement, elle lui céda sur ce point — oui, en effet, peut-être était-il criminel, dans une époque comme la nôtre, de vouloir engendrer. C'est alors qu'il lui avait présenté Serge — un lointain cousin à lui, qu'il avait envié dès l'adolescence pour tous les succès qu'il avait remportés dans des concours. Mais Serge était le type du jeune homme d'affaires ayant réussi, et telle qu'il connaissait Sabine, il était sûr qu'elle ne saurait l'aimer. Puisqu'il ne pouvait ni ne voulait remporter de victoire en face, il la remporterait de façon détournée, à travers l'humiliation de Serge.

Mais, comme il l'avait déjà pensé, il avait mal choisi

son moment. Car ces discours n'avaient en rien entamé les forces de Sabine : elle était neuve et naïve comme au premier jour. Elle avait appris beaucoup de choses à travers lui — les horreurs de la guerre dont il ne cessait de parler, le drame de la maladie, les risques innombrables liés à la procréation, la souffrance d'être élu, à travers la singularité, pour une vie différente et difficile ; il l'avait affinée, dégagée de la gangue de l'innocence et de l'ignorance, mais ses forces n'en étaient pas pour autant amoindries d'un souffle. Son esprit s'était nuancé, mais la vitalité de son corps était restée intacte. Aussi, quand il lui avait présenté Serge, avait-il été l'impuissant témoin d'un coup de foudre.

Il avait continué de les voir après leur mariage, satisfait de constater qu'elle vivait moins au présent qu'au passé : maintenant qu'elle possédait ce qu'elle avait voulu — une vie réussie avec Serge —, il voyait bien que les forces de son esprit rôdaient comme des louves affamées. Sabine était heureuse, mais justement, parce que son corps était comblé, certaines hantises maléfiques se trouvaient libres de s'échapper des forêts nocturnes. Serge, se disait-il, ne souffrait que de ce qu'il comprenait, et ne prit jamais ombrage de les voir ensemble, soucieux et silencieux. Sans doute Serge s'expliquait-il leur mutisme de la manière la plus simple : Sabine s'ennuyait et peut-être éprouvait-elle une certaine répugnance pour son œil de verre. Il s'imaginait parfaitement les conversations d'alcôve des jeunes époux. Serge avait sûrement dû se livrer à des commentaires sur cet œil auquel Sabine tenait comme au sombre objet de leur complicité ancienne — comme à la prune de ses propres yeux, osa-t-il plaisanter au fond de lui-même. Il savait que son œil était avec eux, était partout — cet œil mort qui exigeait de voir.

Ils étaient alors retournés au concert, de nouveau baignés par les flots de la musique, fascinés par cette entente à laquelle ils n'avaient pas su donner d'accom-

plissement, et le fantôme de cet amour avait pris une telle consistance que Sabine supplia son mari de l'emmener ailleurs — quelque chose, ici, dans cette ville de poussière, l'empêchait de respirer, de vivre.

Elle ne lui avait jamais raconté ses premières années dans l'Ile, mais à voir combien elle s'était épanouie, il devina aisément qu'elle avait dû être heureuse — heureuse de façon indécente. Au fond, il avait suffi qu'elle cessât de le voir pour l'oublier sur-le-champ, et s'éprendre de son époux avec tout l'amour frustré inutilement offert à l'ami. Le climat de l'Ile avait dû l'y aider, songea-t-il avec amertume : ce n'était, à lire ses lettres, que clairs de lune, nuits brûlantes, fleurs charnues et pulpeuses comme des bouches, pétales voluptueux de gardénias, feuilles immenses et veinées de bananiers, feux d'artifice de fleurs scandaleuses, turgescentes, poussant parmi les agaves.

Il lui avait bien envoyé, tout au début, quelques missives où, comme les journaux français devaient lui parvenir avec un certain retard, il tenait à la mettre au courant des massacres et des guerres qui ne cessaient de couvrir et d'éclater sur le globe. A ces funestes nouvelles grâce auxquelles il l'avait subtilement contaminée du poison de la souffrance universelle, il ajoutait des précisions concernant sa santé : son œil — le seul — était menacé d'une cataracte. Il serait alors aveugle pour de bon. Elle lui répondait fidèlement de longues lettres où il sentait qu'elle se débattait, honteuse de ce bonheur imprévu qui l'avait surprise dans l'Ile. Elle participait de toutes ses faibles forces à la douleur de chacun, lui assurait-elle, donnant mille détails sur sa vie pour qu'il puisse à son tour participer à la sienne ; mais cette partie de la lettre, il la parcourait vite et mal, pour ne s'attarder qu'aux préambules où il devinait avec satisfaction son déchirement inquiet.

Puis, tout à coup, elle avait cessé de répondre. Il

n'avait pas réfléchi à l'éventualité qu'elle fût enceinte, tant il était sûr d'avoir inoculé à son élève la crainte de procréer — ce qu'il avait fait, mû par l'espoir de limiter tout au moins sa propre douleur. Mais maintenant qu'il pouvait comparer les événements et les dates, il en concluait que le silence de Sabine coïncidait avec les premiers mois de son attente. Elle ne lui avait rien écrit, rien avoué, consciente sans doute de l'avoir trahi de façon irréversible. Peut-être était-ce le remords qui lui avait dicté la lettre qu'il avait enfin reçue, voici deux mois, lui annonçant la naissance d'un fils dont elle lui demandait d'être le parrain. Il avait accepté, certes pas pour l'enfant envers lequel, sans l'avoir vu, il nourrissait une vive répugnance, mais pour aller dans l'Ile, démêler où ils en étaient, elle et Serge — enfin, plus précisément, pour voir où *elle* en était ; peut-être même avait-il vaguement songé à la reconquérir, et à la ramener, car elle se fatiguerait vite de jouer les nourrices.

Elle l'avait accueilli à l'aérodrome, complètement inconsciente de tout ce qu'il tramait, déjà rétablie, à peu près nue dans une robe à fleurs, les cheveux dans le dos. Il fut stupéfait de la retrouver après trois ans ainsi rajeunie, comme si de l'avoir effacé de sa vie avait, du même coup, effacé les quelques rides qui la menaçaient. Dès les premiers jours, il s'efforça de l'entraîner dans le domaine mouvant et sensuel de la musique, mais elle lui échappa, n'était que rarement là, sans cesse requise par l'enfant. Elle formait un tout avec cette chair de sa chair, et il comprit pourquoi, d'instinct, il s'était méfié de voir la fibre maternelle s'épanouir en elle. Être mère — elle était faite pour cela. Elle ne se souciait pas le moins du monde des occupations de son mari, mais leur relation n'en souffrait pas ; Serge était pleinement heureux d'avoir sa femme auprès de lui, de la voir se transformer à travers cet enfant qu'il lui avait donné. Il avait un fils de Sabine : c'était ce qu'il avait voulu — se pro-

longer à travers elle, et il n'hésitait pas à les laisser souvent en tête à tête, Sabine et lui.

Pourtant, il n'arrivait à instaurer aucune complicité. Aucun trouble ne se glissait, comme autrefois, entre eux. Il enrageait de voir ce morceau de chair, ce déchet chauve qu'elle promenait partout avec elle, lové contre son corps. Il était fou chaque fois qu'elle le talquait, le lavait, le berçait, le langeait et, comme autrefois, se retrancha derrière son infirmité. Or, Sabine n'avait plus une minute disponible pour les infirmités (elle éprouvait une confiance absolue dans les médecins, et l'accoucheur du lieu était devenu son meilleur ami) — elle avait eu tant de mal, déjà, à se soigner, elle-même et l'enfant ! Elle avait bien failli le perdre, obligée de rester de longs mois allongée, un temps lourd à supporter où elle s'était sentie inutile, inerte, mais elle avait lutté contre la mort, lutté pour elle, et surtout pour l'enfant, lutté contre leurs peurs anciennes, et aussi parce qu'elle voulait lui démontrer la stupéfiante beauté de la vie. Si elle n'avait plus osé lui écrire (qu'aurait-elle eu à lui dire, à l'écart de tout, dans son immobilité forcée, alors que tant d'horreurs se tramaient dans le monde, et qu'il avait mille soucis, avec cette opération à laquelle il avait finalement renoncé ?) elle n'avait pas cessé de penser à lui qui était resté dans la ville grise. C'est pourquoi, dès la naissance de l'enfant, elle avait demandé à Serge si leur ami pouvait en être le parrain ; et même, pour lui faire plaisir, elle avait décidé de l'appeler comme lui — n'était-il pas son meilleur, son unique ami ?

Il était furieux de voir cette chose infâme, blonde et rose, ramper et baver tout en portant son prénom. Bien sûr, il n'en laissa rien voir. Il se sentait humilié : elle l'avait renié, trahi dans la seule conviction qu'il croyait lui avoir à jamais instillée. Et maintenant, avec cette exaspérante inconscience qui était la sienne, elle lui demandait de ratifier son triomphe, d'y participer, en donnant son prénom à cet enfant qu'il exécrait ! Il était

TABLE

Pendant la sieste	9
Elle, ou lui ?	21
Effets d'optique	35
Une certaine ressemblance	41
L'enfant du lundi	53
Crevettes grises	71
L'aîné	83
La plainte	95
Devenir Gabrielle	107
Hérissons	119
Chassé-croisé	125
Le diamant	135
Dans l'œuf	145
Complicité	153
Un passionné d'histoire	159
La femme de Loth	169
Les dernières bonnes années	179
Silence	189

La composition et l'impression de cet ouvrage
ont été réalisées
par l'Imprimerie Chirat, 42540 Saint-Just-la-Pendue



Achévé d'imprimer en juin 1980
N° d'impression 3464
N° d'éditeur 9291
Dépôt légal 2^e trimestre 1980

IMPRIMÉ EN FRANCE

Extrait de la publication